

Jean-Claude Lauzon

Marcel Jean

Numéro 90, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

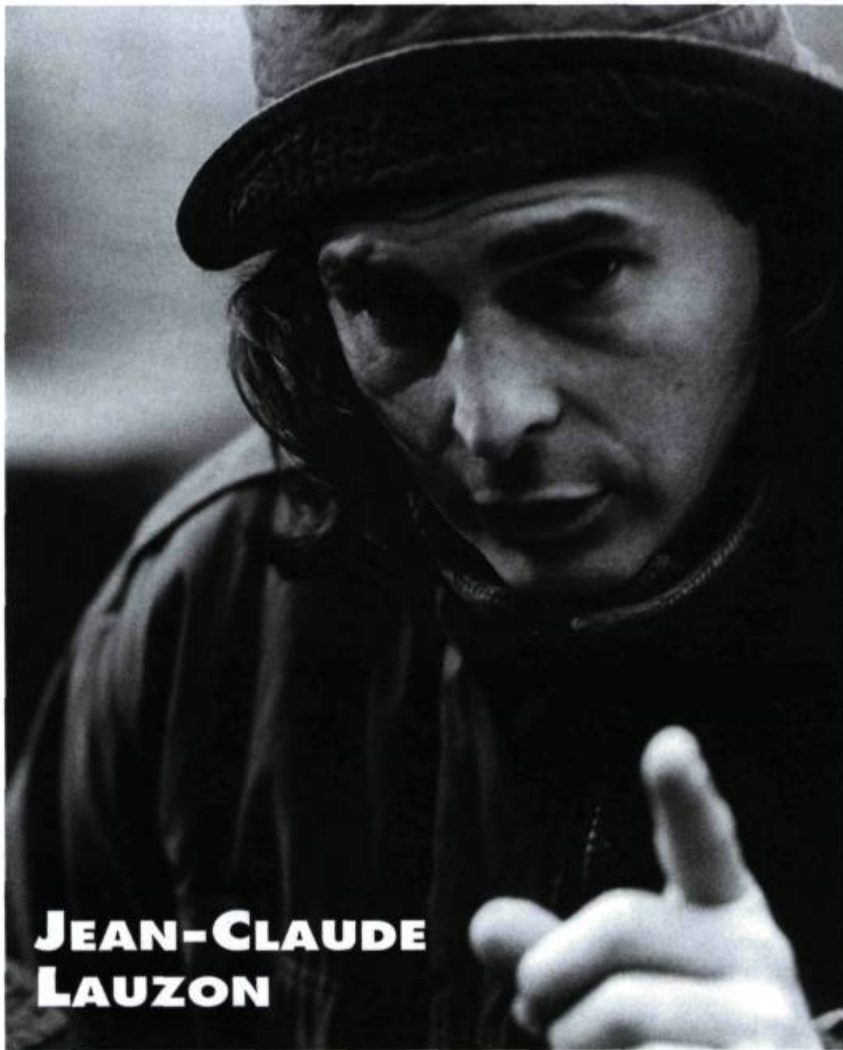
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (1998). Jean-Claude Lauzon. *24 images*, (90), 21–21.



JEAN-CLAUDE LAUZON

PHOTO: ROGER DUFRESNE

La mort accidentelle de Jean-Claude Lauzon laisse le cinéma québécois en deuil de l'un de ses représentants les plus prometteurs, en deuil d'un «talent qui n'est pas allé au bout de lui-même», pourrait-on dire en reprenant l'expression d'Odile Tremblay dans *Le Devoir* du 1^{er} octobre dernier.

Dès *Piwi*, son premier court métrage professionnel, Lauzon avait mis de l'avant un imaginaire torturé, il avait imposé un univers de tendresse et de violence porté par des images à la fois crues et soignées. Son film, dans lequel un pauvre livreur tisse une relation

tragique avec une petite fille, avait eu des échos jusqu'à l'Assemblée nationale, un député dénonçant l'implication de l'Institut québécois du cinéma dans son financement. La légende Lauzon commençait déjà à prendre forme: il était celui par qui le scandale arrive. Les émotions-chocs d'*Un zoo la nuit*, puis celles de *Léolo*, n'ont fait que conforter cette image. D'autant plus que régulièrement, Lauzon y allait d'un grand geste (on se souvient de lui déchirant un chèque lors des Rendez-vous du cinéma québécois, en 1988) ou d'une déclaration fracassante (au retour de

Cannes, après la présentation de *Léolo*, il se comparait à Wayne Gretzky). Le moins que l'on puisse dire, c'est que Lauzon ne donnait pas dans la demi-mesure, ce qui était à la fois sa principale qualité et son plus grand défaut.

L'équipe de *24 images* a pu, à l'époque de la sortie de *Léolo*, laisser percevoir une certaine déception face à ce film aussi impressionnant que bancal, ce film dont les grandes ambitions s'égarèrent dans la débauche des effets de style (se référer au n° 62 de la revue). C'est que nos attentes étaient élevées à l'endroit de ce cinéaste peu porté

sur le compromis, qui a toujours semblé prêt à bousculer les habitudes d'une cinématographie trop sage. Déjà, à l'époque d'*Un zoo la nuit*, notre critique remarquait que «dès les premières images du film on est convaincu qu'il s'agit là de quelque chose de nouveau.» (*24 images* n° 34-35). Et après avoir fait remarquer que le film n'était pas exempt de défauts, le texte se terminait par ces deux lignes: «Lauzon nous tient. Impatients, nous attendons son prochain film...» Lauzon, en effet, annonçait d'emblée une véritable stature: son regard était singulier, ses idées fortes même si pas toujours claires, son empreinte manifeste. En conséquence, nous placions la barre haute, nous voyions en Lauzon le cinéaste qui serait éventuellement capable de nous transporter comme Wenders a pu le faire dans ses meilleurs jours, comme Kusturica l'a fait déjà si souvent.

On sait que la réalité a été tout autre. Après *Léolo*, Lauzon a abandonné le cinéma, puis il y a eu la tragique rencontre avec cette montagne. Personnellement, je n'ai jamais vraiment cru que Lauzon ne reviendrait pas au cinéma. Je me disais que tôt ou tard il allait ressentir l'urgence de lancer à nouveau son cri. Il était cinéaste et malgré tous ses griefs face au système en vigueur ici, il allait revenir à sa vraie nature. Il ne pouvait pas demeurer réalisateur de publicité toute sa vie.

Lauzon était donc le cinéaste québécois de qui nous pouvions attendre le grand film, il avait l'indépendance d'esprit pour nous surprendre, c'était un cinéaste sauvage, qui n'avait pas été domestiqué par le système. Sa disparition fait porter aux cinéphiles un deuil d'autant plus lourd qu'on voit mal qui pourra occuper la place qu'il laisse vide.

MARCEL JEAN